Master Negative Storage Number

OCI00071.08

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Blanche Belle

A Lille

[18--]

Reel: 71 Title: 8

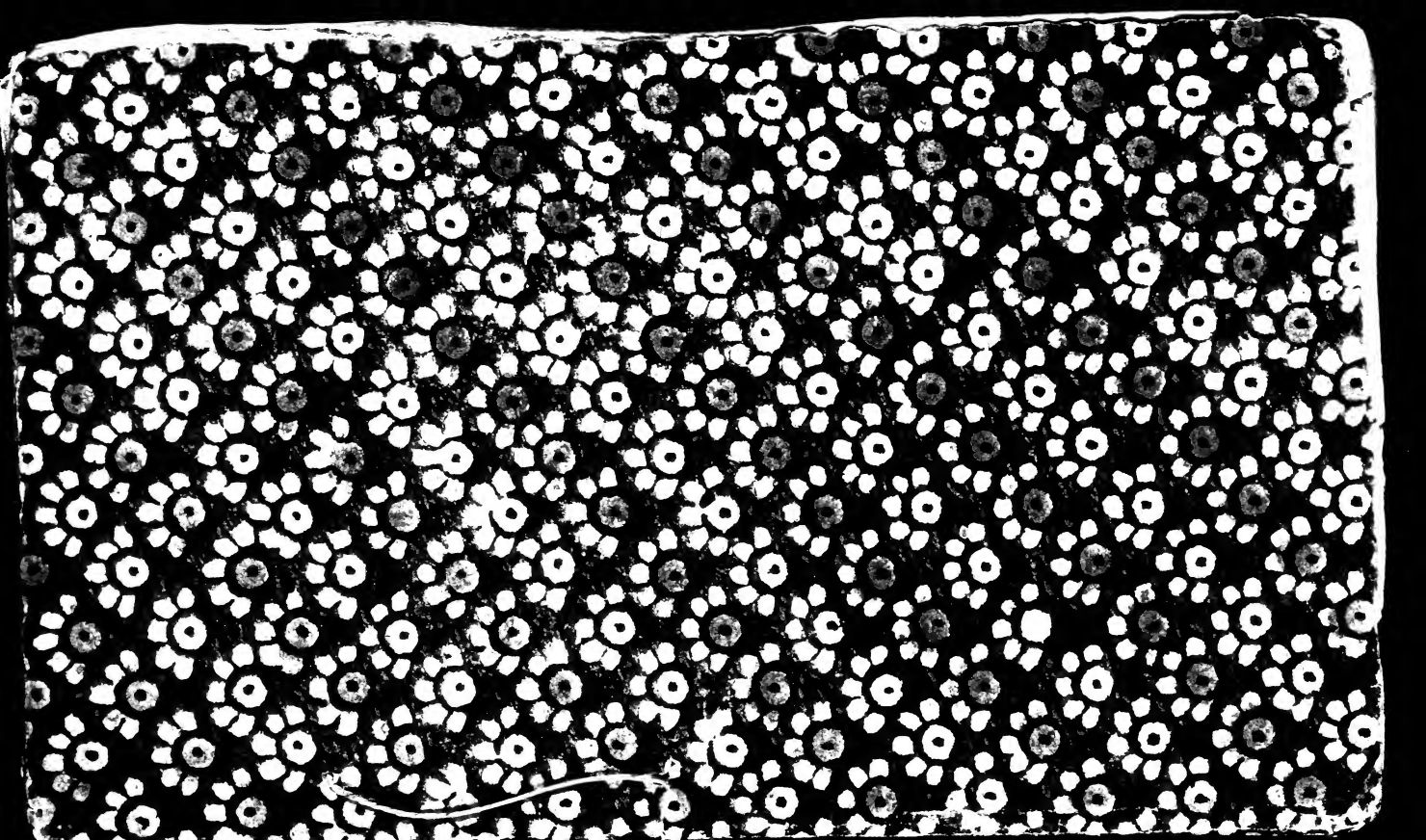
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCl00071.08

Control Number: AAF-7061
OCLC Number : 04563976
Call Number : W 381.54L F889 no. 3
Title : Blanche Belle ; suivie de La Daine, contes des fées / par Madame D***.
Imprint : A Lille : Chez la veuve Roger, imprimeur-libraire, [18--]
Format : 24 p. ; 15 cm.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AA



4691
L

BLANCHE
BELLE,

SUIVIE

DE LA DAINE,

CONTES DES FÉES,

PAR MADAME D***.

A LILLE,

Chez la Veuve ROGER, Imprimeur-Libraire,
rue de la Comédie.

BLANCHE BELLE,

CONTE.

LAMBERIE marquis de Monferrat, gouvernoit ses états avec une grande prospérité ; tout lui réussissoit à souhait. A la réserve d'un seul bien qu'il desiroit passionnément, il possédoit tout ce qui fait la félicité des hommes ; il n'avoit jamais pu avoir des enfans, dont la marquise sa femme & lui, étoient dans une grande affliction.

La marquise avoit entendu parler de la naissance de Romulus, que l'antiquité attribue à une simple conversation que Rhéa sa mère avoit eue avec un Silphe. Elle souhaita mille fois une pareille aventure ; & de quelque manière que ce fût, elle desiroit d'effacer la honte de n'avoir pu être mère. Un jour qu'elle étoit seule dans un cabinet de son jardin, ayant l'imagination pleine du pouvoir des silphes, elle s'endormit, & fut occupée dans son sommeil d'un songe qui lui fit fort grand plaisir. Elle avoit cru avoir passé une nuit fort agréable, avec un silphe beau comme l'amour ; & elle s'éveilla fortement persuadée qu'elle étoit grosse ; elle ne s'y trompa pas ; elle accoucha neuf mois après d'une fille qui parut en naissant d'une beauté merveilleuse. Comme les maris ont la bisarrerie de n'approuver pas que

leurs femmes ayent des converſations myſtérieuſes avec les ſilphes même, la marquiſe tint ſon ſonge ſecret, & laiſſa le marquis ſe flatter d'être le père de cette charmante petite Blanche Belle, parce qu'elle étoit l'une & l'autre,

Elle devint en peu d'années la merveille des merveilles par ſa beauté, elle fut élevée avec tant de ſoin qu'on la vit bientôt l'admiration de tout le Monferrat, & le bruit s'étant répandu dans toute l'Italie qu'il n'y avoit jamais eu une perſonne ſi parfaite, il n'y eut pas de Potentat qui en prétendit faire la conquête. Outre tous les agrémens qui la rendoient ſi deſirable, elle tenoit du ſilphe à qui elle devoit le jour un don d'un prix infini, car toutes les fois qu'en s'éveillant, elle ouvroit les yeux, il lui ſortoit une perle de chacun, & la première parole qu'elle proféroit chaque jour étoit accompagnée d'un rubis qui lui ſortoit de la bouche, ce qui étoit la ſource d'une richeſſe immenſe. Le marquis ſachant qu'elle avoit un ſi beau moyen d'amaſſer de grands biens devint fort difficile ſur le choix du prince de qui elle ſeroit la félicité: il ſongea avant que de s'en ſéparer, à ſe ſervir d'une ſi belle occaſion de mettre ſa maiſon dans un état bien floriſſant; & il amaſſa de ſi grands tréſors que rien ne lui pouvoit plus manquer dans le cours de ſa vie. Cette précaution prudemment priſe, il ſe détermina à examiner lequel de tous les princes qui prétendoient à Blanche Belle, étoit le plus digne de poſſéder tant de beauté & tant de grandeurs, il conſulta même cette char-

mante fille qu'il aimoit si tendrement ; & ayant appris qu'elle n'avoit pas encore d'inclination au mariage ; & qu'aucun de tous ceux qui avoient soupiré pour elle ne lui touchoit le cœur, il ne se pressa pas de se déterminer, dans l'espérance qu'avec le mérite & les secrets admirables qu'elle avoit, elle pourroit toujours choisir qui il lui plairoit, quand le desir de s'engager lui seroit venu. Elle étoit dans cet état de nonchalance il y avoit longtemps, lorsque le plus aimable prince que le soleil eut jamais éclairé, parut à la cour du Casal; c'étoit Fernandin, roi de Naples, lequel voulant visiter toutes les cours d'Italie, ayant commencé par Milan & étant venu de Milan à Casal, y borna toute sa curiosité. Aussi-tôt qu'il eut vu Blanche Belle, tous ses projets se convertirent en celui de lui plaire. La princesse de son côté le trouva si aimable, que le marquis lui ayant demandé ce qui lui en sembloit, elle avoua franchement qu'elle ne seroit pas fâchée qu'un prince de sa sorte voulut penser à elle, & elle déclara au marquis son père qu'elle seroit toute prête d'obéir s'il lui commandoit de l'écouter favorablement quand il lui feroit l'offre de son cœur.

Le roi de Naples méditoit dans ce même temps les moyens de se rendre agréable au marquis & à la princesse sa fille, & n'eut aucune peine à y réussir. Les dispositions étoient si grandes de part & d'autre pour cette alliance qu'elle fut aussi-tôt conclue que proposée. Le mariage se célébra avec grande pompe. Le marquis étoit satisfait d'avoir trouvé un grand roi

pour gendre: & la princeſſe ſa fille, charmée du mérite du roi ſon époux, ſe croyoit la plus heureuſe perſonne du monde. Le roi voulut faire voir à ſes ſujets l'aimable princeſſe qui faiſoit ſon bonheur, elle parut à Naples, toute brillante de ſa beauté, & ſes habits étoient de perles & de rubis dont ils étoient chamarés par-tout. Le peuple ébloui de tant d'éclat alloit juſqu'à l'adoration pour ſa reine incomparable, & le roi étoit dans un contentement qu'on ne peut exprimer, de poſſéder dans le milieu des applaudiſſemens d'une grande ville la plus aimable princeſſe qu'il y eut au monde; mais comme l'on n'a pas encore vu de bonheur éternel, il n'eſt pas ſurprenant que le ſien ait été troublé. Le roi de Tunis ayant appris que Fernandin étoit le maître d'un ſi rare tréſor, réſolut de le lui ravir; ainſi vivement touché de la relation qu'on lui avoit faite de la beauté de la reine Blanche Belle, & du don qu'elle avoit de produire tous les jours des perles & des rubis, il fit un grand armement pour faire la guerre à Fernandin, lequel ayant autant de ſoin de conſerver ſa chère Blanche Belle que ſa couronne, l'envoya dans un château qu'il avoit dans le fond des bois, & pria la reine veuve du roi ſon père, & une fille qu'elle avoit d'un premier mariage, de lui vouloir faire compagnie, ce qu'elles accordèrent volontiers, étant fort aiſes d'avoir cette occaſion, d'exécuter un mauvais deſſein qu'elles avoient médité contre la reine Blanche Belle, dès le premier jour qu'elle avoit paru à Naples.

Cette vieille reine la haïſſoit mortellement,

parce qu'elle occupoit une place qu'elle avoit prétendu faire remplir par sa fille, pour qui le roi Fernandin avoit eu quelque bonne volonté pendant la vie du roi son père, jusqu'à lui avoir fait même espérer qu'il l'épouseroit quand il seroit roi.

La vieille reine ni sa fille, n'avoient fait aucune plainte de l'infidélité du roi; mais elles n'en étoient pas moins à craindre. Le roi devoit avoir jugé qu'une haine dissimulée n'en est que plus dangereuse, & qu'une dame abandonnée pour une autre pardonne rarement l'affront qu'elle prétend qu'on lui a fait. L'aventure de Blanche Belle en a été un fameux exemple. Aussi-tôt que la vieille reine eut cette charmante personne en sa disposition dans un château où elle étoit la maîtresse, elle ne songea plus qu'à s'en défaire, & à mettre sa fille en sa place; mais comment faire pour tromper les yeux du roi, & mettre la reine en lieu où il ne put jamais la retrouver, car toute méchante qu'étoit la vieille reine, elle ne le fut pas assez pour faire mourir une personne qui lui faisoit tous les jours mille carresses, ou peut être qu'elle ne se vouloit pas rendre le roi irréconciliable, s'il découvroit un jour la supercherie qu'elle lui faisoit. Dans tous les embarras d'un si grand dessein, la vieille reine crut qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se servir du secours & du conseil d'une illustre Fée qui avoit beaucoup contribué par son art à la faire reine, & avoit toujours pris un soin particulier de ce qui l'avoit regardée depuis son enfance: ainsi elle alla la trouver: la Fée avoit son palais

dans l'endroit du bois le plus épais, la vieille reine y alla ; ne menant que sa fille avec elle ; & après avoir bien consulté & pris de bonnes mesures, elle dit un jour à la reine Blanche Belle qu'elle la vouloit mener dans le plus beau lieu qu'elle eût jamais vu. C'étoit, disoit-elle, une belle prairie entourée de canaux où couroit une si belle eau qu'elle faisoit plaisir à voir, & ils étoient remplis de toute sorte de poissons ; il y avoit à un bout de cette prairie, disoit-elle encore, un château où demeuroit une de ses anciennes amies qu'elle seroit bien aise de connoître, & qu'on ne pouvoit voir que chez elle, parce qu'étant incommodée elle ne sortoit guère ; & pour donner encore plus de curiosité à la jeune reine, elle lui dit que son amie étoit savante comme les Fées, & qu'elle lui diroit en voyant sa main ce qu'il aviendroit de l'entreprise du roi de Tunis, & toutes les choses les plus considérables qui lui devoient arriver dans tout le cours de sa vie. Quelle curiosité n'a pas une jeune personne, qui sait son mari, qu'elle aime tendrement, exposé aux évènemens incertains de la guerre, & en a-t-on vu quelqu'une qui néglige de savoir l'avenir ; ainsi il n'est pas étonnant que la jeune reine se fût laissée séduire & mener dans un lieu où elle eût passé tristement sa vie, si le silphe qui avoit présidé à sa naissance, n'eût eu le pouvoir de l'en retirer. Ce silphe étoit fils d'une Fée plus puissante que l'amie de la vieille reine, & qui n'avait jamais rien refusé au silphe le plus accompli de ses enfans.

La vieille reine qui croyoit que Blanche Belle ne trouveroit jamais les moyens de sortir

des mains de la Fée son amie, la conduisit hardiment chez elle, où aussi tôt que cette charmante reine fut arrivée, elle se trouva enfermée dans un appartement du palais. La Fée lui fit entendre que c'étoit une juste punition de l infidélité qu'elle avoit été cause que le roi avoit faite à la fille de la reine, à qui il avoit promis mariage; mais qu'il ne lui arriveroit aucun autre accident que la perte d'un amant qui ne lui appartenoit pas, & qu'elle seroit servie dans son appartement de manière qu'elle n'auroit rien à desirer.

Blanche Belle se voyoit dans un lieu écartée à la miséricorde d'une vieille personne qu'elle ne connoissoit pas, & qui lui paroissoit toute puissante dans ce lieu par la quantité d'hommes noirs & de nains qui portoient tous des colliers comme ses esclaves Il n'est pas surprenant qu'une jeune personne ait eu peur en une pareille occasion & qu'elle ait eu recours à la soumission & aux prières comme elle fit pour tâcher de se conserver la vie. La Fée l'assura qu'elle n'avoit rien à craindre, & lui promit même de faire tout ce qui seroit possible pour lui rendre sa captivité supportable; il est vrai qu'outre qu'elle faisoit servir Blanche Belle avec de grands respects dans son appartement, elle lui faisoit faire fort bonne chère, elle lui donnoit même tous les jours le plaisir de la musique, & lui faisoit porter des livres. Elle adoucissoit ainsi sa solitude; mais elle lui avoit mis des gardes impitoyables à la porte de son appartement, de sorte qu'elle n'en pouvoit jamais sortir.

La vieille reine s'en étoit retournée à son château avec la fille à qui la Fée son amie avoit, par son art de féerie, fait prendre si parfaitement la ressemblance de Blanche Belle, que tout le monde y fut trompé. La reine dit qu'elle avoit laissé sa fille à son amie qui la lui avoit demandée pour lui faire compagnie, & qu'elle la lui avoit laissée d'autant plus volontiers qu'elle promettoit de la faire héritière de son château & de tous ses biens. Il n'y avoit plus rien à desirer que de pouvoir accoutumer cette nouvelle princesse à toutes les manières de Blanche Belle, car pour la ressemblance elle l'avoit parfaite; la reine prit soin de l'instruire & elle espéra que le roi en seroit satisfait: il n'y avoit qu'un seul défaut auquel on ne savoit aucun remède: la Fée n'avoit pas eu le pouvoir de lui accorder le don des perles & de rubis qu'avoit Blanche Belle; mais comme la reine avoit eu la précaution d'en rassembler une grande quantité à mesure que Blanche Belle les produisoit, elle crut que ce seroit un moyen de tromper le roi long-temps; elle savoit de plus qu'il n'avoit pas fait grand état de cette sorte de richesse, & il y avoit lieu d'espérer qu'il la regarderoit encore avec plus de nonchalance s'il revenoit, comme il y avoit apparence, victorieux du roi de Tunis, de qui la dépouille auroit considérablement augmenté sa fortune.

Le roi revint véritablement bientôt à Naples après une victoire complette, & envoya en toute diligence chercher sa charmante Blanche Belle. La vieille reine se mit incontinent en chemin avec une si grande confiance aux mes-

res qu'elle avoit prises pour faire sa fille reine, qu'elle ne douta pas de lui voir remplir cette place toute sa vie,

La tromperie étoit si habilement faite que le roi crut les premiers jours posséder son aimable Blanche Belle; il y trouvoit pourtant quelque chose à dire, & il crut qu'elle avoit perdu une partie de ses agrémens; insensiblement cette pensée le jetta dans des dégoûts fort grands qui furent bientôt suivis d'une tristesse & d'une mélancolie dont il se trouvoit saisi sans en pouvoir dire précisément la raison, & enfin cette mélancolie alla si loin que ne prenant plus aucun plaisir dans sa cour, il résolut d'aller à la chasse avec fort peu de monde; il choisit le château & la forêt où il avoit prié qu'on menât la reine pendant la guerre, il y chassa quelques jours de suite, & toujours la chasse le conduisoit à la vue d'un château qu'il ne connoissoit pas; mais dans la nonchalance où il étoit, il n'y fit pas grande réflexion. Il étoit si détaché de toutes choses qu'il n'avoit aucune curiosité; la chasse même l'occupoit sans lui donner du plaisir; voilà l'état insipide où le roi étoit tombé, quand tout d'un coup il en fut retiré par une voix qui se fit entendre d'une fenêtre du château, & qu'il crut reconnoître; ne se remettant pas précisément de qui elle étoit, il s'approcha & vit une personne qui lui tendoit les bras & lui demandoit du secours d'un son de voix qui le pénétra jusqu'au fond du cœur; il s'approcha encore un peu, & tout d'un coup il sentit renaître la vivacité des premiers empressemens qu'il avoit eu pour Blanche Belle; il reconnut enfin qu'

voyoit le véritable objet de ſa paſſion ; mais il étoit dans une ſurpriſe étrange, de voir dans le château une perſonne qu'il croyoit à Naples : & ayant réfléchi ſur le changement ſi ſubit qui étoit arrivé dans ſon cœur, il ne ſavoit ſi ce qu'il voyoit n'étoit pas un ſonge. Sa ſurpriſe devint plus grande quand il vit cette perſonne en l'air, & qu'elle deſcendoit un moment après fort doucement auprès de lui, ſon cœur lui diſant que c'étoit ſa véritable Blanche Belle ; il ſe jetta à terre & l'ayant embraſſée tendrement, ils furent tous deux quelques momens ſans pouvoir parler ni ſe quitter. Les premiers tranſports de joie étant paſſés, Blanche Belle rendit compte au roi de ſon aventure, & comme elle s'étoit ſentie ſoulever & porter en l'air par une puiſſance qu'elle ne connoiſſoit pas ; elle en eut l'obligation au ſilphe qui avoit préſidé à ſa naiſſance, il étoit venu la délivrer d'une captivité à laquelle elle ſe croyoit condamnée pour toute ſa vie, & lui fit retrouver la parfaite félicité dont elle avoit mille fois plus regretté la perte que celle de ſa liberté.

Le roi plus paſſionné qu'il n'avoit encore été, differa le ſoin de ſa vengeance pour ne ſonger qu'à ramener ſa charmante Blanche Belle au château, où il tenoit ſa petite cour, & l'éloigner d'un lieu où il ne ſavoit pas s'il y avoit encore à craindre pour elle.

Il aſſembla le lendemain ſon conſeil, où il expoſa la méchanceté de la vieille reine, & la ſupercherie qu'elle & ſa fille lui avoient faite ; il dit auſſi le ſujet qu'il avoit de ſe plaindre de la Fée qui y avoit prêté ſa puiſſance : & après

avoir entendu les avis d'un chacun, qui alloient tous à des punitions sévères, il ordonna de son propre mouvement la seule peine du banniſſement contre la vieille reine & contre sa fille, & que le château de la Fée seroit raſé; mais la reine & sa fille s'étoient déjà retirées avant que d'avoir su le jugement qui avoit été prononcé contre elles, & le château de la Fée fut cherché inutilement par ceux qui avoient l'ordre de le faire raſer. Il y a apparence qu'il avoit été transporté ailleurs, & qu'en quelqu'endroit que ce fût il avoit servi de retraite à la vieille reine & à sa fille, qui y allèrent paſſer leur vie dans les regrets d'avoir commis un crime inutile; & laiſſèrent le roi Fernandin, le plus heureux de tous les princes, auprès de sa charmante Blanche Belle, pour qui sa paſſion augmenta tous les jours pendant le cours d'une longue vie, merveille dont on n'avoit jamais vu d'exemple.

FIN.

LA DAINE.

Conte.

JAMAIS prince ne fut plus maltraité de la nature que Zacoridos, il sembloit que les Fées se fussent réunies pour en faire un monstre. Il avoit la tête d'une grosseur prodigieuse, le front large & plat, les yeux jaunes & petits comme un grain de millet, le nez d'un corbeau, la bouche d'un singe, les oreilles en forme d'entonnoir, le menton d'une chèvre, le cou très-long & très-mince, les épaules extrêmement larges, le corps court & épais sans être rond, les cuisses & les jambes en serpent, & les pieds d'un âne. Il n'est pas étonnant qu'un portrait tel que nous venons de le dépeindre, ne devint l'épouvante de ceux qui le voyoient; aussi Zacoridos portoit-il l'effroi dans tous les endroits où il alloit. Si la personne de ce prince étoit la difformité la plus bizarre de la nature, son ame étoit la réunion des perfections humaines; son cœur étoit bon, compatissant, sensible & généreux; son esprit vif & bien cultivé, son jugement juste & profond. Ce pauvre prince ne faisoit pas un pas dans son palais, que les glaces ne lui représentassent la difformité de sa personne. Ce n'étoit pas assez pour lui de la connoître, il falloit que le miroir offrit à chaque instant

à ſes regards le tableau hideux de ſa figure : tel étoit le rigoureux ſort auquel il étoit condamné par la Fée Laidronnette. La cour de Zacoridos étoit peu nombreuſe. Les miniſtres & les ſeigneurs ne paroiſſoient que pour aſſiſter au conſeil. Toutes les perſonnes de la cour & de ſervice auprès du monarque portoient des lunettes ; elles n'étoient point de verre, elles étoient ſimplement compoſées de deux ou trois morceaux de taffetas vert, enchaſſés dans deux ronds d'écaille, qui ne laiſſoient de lumière qu'autant qu'il en falloit pour pouvoir diſtinguer les objets. Ces lunettes avoient été inventées pour diminuer aux yeux la difformité de ſa majeſté. Zacoridos voyoit avec douleur les précautions que ſes ſujets étoient obligés de prendre pour s'approcher de ſa perſonne. Dès que le conſeil étoit terminé, ce malheureux prince ſe voyoit abandonné de tout le monde : ſes domeſtiques même répugnoient à le ſervir : il n'oſoit leur commander, parce qu'il ſentoit que, dans ſa poſition, c'étoit beaucoup d'être ſupporté ſans être haï. Livré à lui-même, il s'occupoit du bonheur de ſes ſujets ; il alloit par-tout, & s'informoit de leur ſort ; mais malheureuſement il ne pouvoit faire tout le bien qu'il deſiroit, parce que la plupart des perſonnes fuyoit à ſon aſpect. Lorſqu'il alloit dans quelques villages des alentours, pour viſiter les malheureux, il avoit la douleur d'entendre crier : *ſauvez-vous, ſauvez-vous, voici le monſtre qui s'avance :* on ne le connoiſſoit que ſous cette dénomination. Son cœur

gémissoit en silence, sans qu'on l'entendit jamais se plaindre de sa triste destinée. il arriva un jour dans un hameau éloigné de deux lieues de la capitale: dès qu'on le vit paroître, les cris usités de *sauvez-vous*, *voici le monstre*, se firent entendre de toute part: chacun de se renfermer aussi-tôt chez soi, à l'exception d'une jeune fille de seize ans, qui étoit à sa porte, occupée à faire de la dentelle. Zacoridos descend de cheval, & l'aborde avec politesse: -- » A quoi vous occupez-vous, la belle enfant, lui dit-il? -- A faire de la dentelle, Sire. -- Ce travail vous produit-il une aisance nécessaire? -- Ma mère & moi, nous nous contentons du peu que nous gagnons. -- Je desire faire emplette de dentelles, en avez-vous à me vendre? -- Je n'en ai point ici pour le moment, ma mère est allée en porter dans la ville; je ne sais si elle trouvera à s'en défaire. -- Si elle les rapporte, voudriez-vous la prier de me les garder, je repasserai demain; puis-je compter, dit-il d'un ton affectueux, que vous songerez à ma demande? -- Oui, Sire » Le monarque prend congé d'elle; la jeune fille se lève, & le salue respectueusement. Le monarque, de retour à son château, songe à la rencontre qu'il a faite; ses yeux se remplissent de larmes, & il s'écrie: » il est donc un être à qui je n'ai point inspiré de l'horreur! & c'est une jeune fille, parée de toutes les graces de la nature! Combien la réception franche de cette aimable personne a adouci les amertumes de mon ame; je ne puis y penser sans

répandre des pleurs ». Tandis que Zacoridos se livroit à la satisfaction qu'il avoit goûtée, la mère de Flora (ainsi s'appeloit la jeune personne) revint de la ville: -- « Il semble, dit-elle en entrant à sa fille, que le malheur soit attaché à notre maison; je n'ai pu vendre les dentelles. Que nous sert-il, mon enfant, de travailler jour & nuit, si par notre labeur, nous ne pouvons gagner de quoi subsister? Ce n'est pas mon sort que j'envisage, ma carrière est presque terminée; c'est sur le tien que je gémis: à peine commence-tu de naître, que la plus affreuse misère devient ton partage. -- Ne t'afflige pas, ma bonne maman, s'écrie Flora en se jettant dans ses bras, nos dentelles sont vendues ». -- Elle lui rend compte de la visite qu'elle a reçue. Son récit achevé, sa mère lui dit: « Tu n'as dons pas, comme tes camarades, fui à l'aspect du roi? -- Eh! pourquoi aurois-je évité sa présence? Pourquoi me serois-je effrayée de sa laideur? Ne voyons-nous pas journellement des singes, des ours, des tigres, des éléphans, & autres animaux hideux & difformes? Ne les examinons-nous pas sans épouvante, lorsqu'ils sont apprivoisés? Eh bien! il doit en être de même du roi. Je ne sais pourquoi le peuple a l'injustice d'éviter les regards d'un monarque qui s'occupe de son bonheur. Je l'entends chaque jour rendre justice aux excellentes qualités de son cœur, & par reconnoissance de ce qu'il fait pour lui, il fuit sa présence, parce que son extérieur ne répond pas aux traits ordinaires de notre être: je pense bien différemment. Je plains en Zaco-

ridos la bizarrerie de la nature, j'oublie la difformité de sa personne, pour admirer en lui l'homme vertueux, sensible & bienfaisant ». La bonne mère approuva les sentimens de sa fille. Le lendemain, le roi ne manqua pas de se rendre au village; aussi tôt qu'on le voit, tout le monde s'enfuit comme de coutume; il craint que Flora n'ait suivi l'exemple des habitans: cependant il la voit seule à la porte de sa maison; à sa vue, son cœur jouit d'une satisfaction qu'il n'avoit jusqu'alors éprouvé. Il l'aborde; Flora le salue avec respect. -- « Avez-vous songé, mademoiselle, à ma petite commission? -- Oui, Sire; permettez moi de vous quitter un moment pour appeler ma mère ». -- Elle entre dans la maison, & revient le moment d'après avec sa mère, qui présente au monarque un rouleau de dentelles ». -- Je vous remercie madame, lui dit-il, de me les avoir gardées; combien vous dois-je? -- Vous avez, Sire, entre vos mains le produit de quinze jours de travail. -- Le roi lui donne une bourse remplie d'or. -- Votre majesté se méprend en me remettant cette bourse que je ne puis accepter. -- Eh! pourquoi la refuseriez vous? -- Parce que ma fille & moi nous ne l'avons pas gagné: nous sommes pauvres, Sire, & si nous recevions une somme aussi forte, on ne manqueroit pas d'attribuer votre générosité à un autre motif. -Je vous entends, madame; quoique les défauts de ma personne doivent écarter tous les soupçons, je serois au désespoir d'attirer sur vous & votre fille le moindre reproche: prenez vous-même le prix

de vos dentelles; mais permettez-moi de vous observer que je dois payer un peu plus cher que les marchands. -- La bonne femme lui rendit la bourse après avoir retenu quatre louis. Le monarque resta près de trois heures avec ces deux personnes; il étoit enchanté de leur conversation, de la simplicité de leurs mœurs, & de la justesse de leur esprit. Il venoit de prendre congé d'elles, lorsqu'à une demi-lieue du village, il apperçoit une Daine que des chasseurs poursuivoient; touché du sort de cette bête qui saute après lui, il descend de cheval; il la prend entre ses bras pour la garantir du coup meurtrier dont elle est menacée; malheureusement le fusil étoit braqué, le coup part, le roi reçoit la balle dans la cuisse droite, & il tombe. Les quatre chasseurs volent au secours du monarque, & se livrent à sa justice. » Ce que j'exige de vous, reprend le roi, c'est de ne dire à qui que ce soit que vous êtes les auteurs du coup; aidez-moi seulement à me transporter au château. Si on vous interroge, répondez que vous m'avez trouvé sur la route, & que je vous ai chargé de me conduire au palais ». Les chasseurs jettent au loin leurs fusils & gibecières, ils arrêtent du mieux qu'ils peuvent le sang qui sortoit de la plaie; ils forment, avec des bâtons qu'ils trouvent, une espèce de brancard, & transportent de cette manière le monarque au château. La Daine les suivoit comme un chien. A mesure que les chasseurs se reposoient, elle caressoit avec ses jambes Zaccridos, & sembloit le remercier de lui avoir

ſauvé la vie. A l'arrivée du roi, la conſternation générale ſe répandit dans le palais : ſon premier ſoin fut de prévenir que les perſonnes qui l'amenoient étoient innocentes ; on les laiſſa aller. Zacoridos, après avoir raconté de quelle manière il avoit été bleſſé, recommanda que l'on eût le plus grand ſoin de la Daine, qui ne le quittoit pas. Les médecins & les chirurgiens jugèrent la bleſſure dangereuſe ; il fallut ſurveiller le roi le jour & la nuit, & lui donner les remèdes néceſſaires à ſon état : aucun des domeſtiques ne voulut ſe charger de cet emploi, quelque forte récompenſe qu'on leur promit. Il eſt vrai que la tête de Zacoridos hors du lit offroit un ſpectacle hideux, que l'œil ne pouvoit enviſager ſans horreur. On ne pouvoit cependant point abandonner le prince au moment où il avoit le plus beſoin de ſecours. Le conſeil fit publier dans la ville & dans les endroits circonvoiſins, que quiconque voudroit garder le roi pendant ſa maladie, ſeroit généreuſement payé de ſes peines & de ſes ſoins : cette proclamation, au lieu de produire l'effet que l'on en attendoit, porta au contraire l'effroi dans tous les eſprits : -- « Il faut qu'il ſoit bien affreux, diſoit-on, puiſque ſes domeſtiques ne veulent pas reſter près de lui. » Flora n'a pas plutôt appris le danger du roi, qu'elle dit à ſa mère : « Je ſuis ſûre que Zacoridos ſe meurt faute de ſecours ; perſonne n'oſe l'aborder, la proclamation que l'on vient de faire nous en donne la certitude ; permettez-moi, ma bonne mère, d'aller lui donner tous mes ſoins. -- Vas, mon enfant, ta demande

eſt trop légitime pour vouloir m'y oppoſer ; n'oublies pas de m'envoyer tous les jours des nouvelles de notre monarque & des tiennes ». - Elle l'embraſſe bien tendrement, & lui donne ſa bénédiction. Flora part, ou, pour mieux dire, elle vole. Elle ſe préſente au château, & dit que d'après la proclamation elle vient offrir ſes ſervices à ſa majeſté. On la fait parler à l'intendant du palais, qui eſt frappé de la beauté & ſurpris du dévouement de cette jeune perſonne; il l'exhorte à ne pas être trop effrayée de la figure du monarque, & il lui promet une forte récompenſe. -- « L'intérêt, répond-elle, n'eſt point ce qui m'amène, mettez moi, je vous prie, en fonction » -- On la conduit à l'appartement du roi. Comme il y avoit longtemps que ce prince n'avoit rien pris, on lui remet un bouillon pour lui donner. Cet infortuné monarque, la tête tournée du côté oppoſé à la porte, abandonné de ſes ſujets, attendoit avec réſignation ſon heure dernière. Flora s'avance doucement de ſon lit : « Sire, lui dit-elle, je vous apporte un bouillon que je vous conjure, au nom du ciel, de prendre. Zacoridos, qui n'avoit vu perſonne depuis environ ſept heures, eſt étonné d'entendre quelqu'un qui lui parle ; il tourne la tête, il voit Flora qui, d'un air attendri, lui préſente un vaſe : « Quoi ! c'eſt vous, Flora, dit il d'une voix foible, & en répandant des larmes ; quoi ! lorſque je ſuis un objet odieux à mes ſujets, que tous refuſent de m'approcher, & de me donner les moindres ſecours, vous ſeule, Flora, vous interreſſez à mon ſort : Qu'il me ſeroit

agréable de recevoir de vous le moindre ſoulagement à mes maux! mais l'abandon de mes ſujets me prouve qne mon exiſtence leur eſt à charge, je me réſigne, & dans quelques heures je les aurai débarraſſés de mon hideuſe perſonne. -- Ne croyez pas, Sire, que votre peuple deſire votre mort; vous ne me verriez pas devant vous s'il en avoit la moindre penſée: régnez encore quelques années, & vos ſujets ſeront alors convaincus que les qualités du cœur ſont préférables à l'agrément de la figure: les traits vieilliſſent avec le temps, mais le cœur, ſoit qu'il ſoit bon ou vicieux, ne change jamais; banniſſez de votre ame les ſiniſtres réflexions qui l'occupent, & prenez, je vous en ſupplie, le breuvage que je vous préſente ». Le roi but le bouillon; enſuite elle l'engagea à prendre du repos, elle s'aſſit à côté de ſon lit, elle ſe levoit de temps à autre, & alloit dans la pièce précédente demander ce qu'il falloit donner ou faire; en un mot, elle avoit tous les ſoins & tous les égards d'une bonne garde-malade: elle ne fut pas long-temps ſans remarquer la Daine qui alloit, venoit, ſautoit ſur le lit de Zacoridos, le careſſoit & tâchoit, par ſes gambades, de le diſtraire de ſa mélancolie; & voyoit avec attendriſſement les amitiés de cet animal pour ſon maître; elle ne tarda pas à être l'amie de la Daine. Le ſoir les médecins & les chirurgiens trouvèrent le roi un peu mieux. Flora paſſa conſtamment la nuit auprès du monarque. Le lendemain matin les médecins & les chirurgiens s'apperçurent d'un mieux ſenſible; ils remarquèrent

que la figure du roi étoit moins hideuſe, ils en firent leur rapport aux ſeigneurs, qui attendoient dans la pièce voiſine le bulletin de la ſanté du monarque. Deux heures après leur viſite, Zacoridos jetta un profond ſoupir, & dit: » Je n'ai plus que quelques inſtans à vous voir, Flora, je ſens un dérangement dans mon être qui m'avertit de ſa deſtruction, je ſuccombe aux efforts de la nature. » Flora le regarde, & voit effectivement que ſa figure ſe décompoſe; elle n'apperçoit plus ſur ſon viſage les traits hideux dont il étoit couvert, elle y remarque le caractère diſtinctifs & agréables de la figure humaine; tandis qu'elle eſt étonnée de ce changement merveilleux, la Fée Laidronnette ſe préſente à elle, & lui dit: « C'eſt toi qui viens de mettre fin à l'enchantement de Zacoridos; pour prix de ta témérité, je te fais le même don de laideur »: elle lève ſa baguette pour la frapper, mais le coup tombe ſur la Daine qui auſſi-tôt prend la figure céleſte d'une déeſſe (c'étoit la Fée Bonté). « Tu n'as plus ici de pouvoir, reprend la bonne Fée, le prince a ſouffert & gémi trop long-temps de ton don affreux »: elle ſecoue ſa baguette, & la Fée Laidronnette diſparoît. Le bruit de la métamorphoſe du roi ſe répand auſſi-tôt dans le château & dans la ville; les ſeigneurs accourent, ſans lunettes, rendre hommage à leur ſouverain. Flora, ſatisfaite d'avoir coopéré au parfait rétabliſſement du monarque, ſe retiroit ſans mot dire; mais Zacoridos qui avoit toujours les yeux fixés ſur elle, l'arrête, & lui dit: « Vous me fuyez Flora, eſt-ce que je ne vous

intéreſſe plus ? -- Vous n'avez plus beſoin de moi, Sire, tous vos ſujets ſont maintenant empreſſés à vous ſervir. Aucun ne peut avoir pour moi l'attachement que vous m'avez témoigné, & c'eſt en préſence de ma cour que je dois reconnoître vos ſoins généreux. Je dépoſe à vos pieds ma couronne, veuillez la partager avec moi. -- Je connois trop l'infériorité de mon rang, Sire, pour me laiſſer éblouir de ſon éclat.... Dont vous vous êtes rendue digne, reprend la Fée Bonté; il étoit réſervé à une jeune fille vertueuſe, compatiſſante & déſintéreſſée, de détruire l'enchantement du prince. Vous avez accompli le ſouhait du deſtin, & vous méritez la récompenſe due à vos vertus & à vos aimables qualités. Les noces ſe firent le lendemain; les ſeigneurs & les dames de la cour n'eurent point de jalouſie de l'élévation de Flora, qui, de concert avec Zacoridos, fit le bonheur du peuple. Flora, au milieu de ſa grandeur, n'oublia point ſa bonne mère, qui paſſa près d'elle le reſte de ſes jours.

FIN.

N 3X1.54L-F361